

BA 92
15
Louis LE MOIGNE - Marcel BARBANCEYS

Sédentaires,

Réfractaires

et

Maquisards



L'Armée Secrète en Haute-Corrèze

1942 - 1944

SMN

Louis LE MOIGNE - Marcel BARBANCEYS

Sédentaires,

Réfractaires

et

Maquisards

l'Armée Secrète en Haute-Corrèze

1942 ~ 1944

1588

44
8° L_K^H
4946

DL-04-11-1977-25344

Il a été tiré de cet ouvrage 3.000 exemplaires
dont 2.000 numérotés de 1 à 2.000.

Exemplaire N° 1107



En couverture, reproduction
de l'École Primaire Supérieure d'USSEL
après la bataille d'août 1944

PRÉFACE

L'évocation des combats de la Résistance et de ses sacrifices, en Haute-Corrèze, m'a profondément intéressé et ému.

Au lendemain d'une évasion difficile des geôles de Vichy, avec toute la police allemande et celle qui était aux ordres de l'occupant, à mes trousses, c'est en Haute-Corrèze que j'ai repris contact avec les hommes de la Liberté.

Depuis, j'ai toute ma vie gardé le souvenir du courage tranquille et efficace de ceux qui, dès les premières heures de la Résistance, s'étaient groupés pour gêner l'ennemi, avant même de le combattre ouvertement, pour renseigner sur ses mouvements et pour informer les Français sous la « botte », des réalités de la guerre.

L'amitié, la confiance et la générosité qui ont entouré mon compagnon Antoine Bissagnet et moi-même, pendant cette période, sont inoubliables.

Tout au long des pages de l'Histoire des Maquis de Haute-Corrèze, j'ai revu des figures amies, certaines retrouvées avec joie, bien des années plus tard, certaines parties pour le domaine des ombres, sans être pour cela sorties de nos mémoires et de nos cœurs.

Que ces quelques lignes adressées, bien des années après l'événement, à tous ceux qui y ont si brillamment participé, soient le témoignage, non seulement d'une reconnaissance fidèle, mais encore d'une estime profonde pour ceux et celles qui, rompant avec la facilité et les habitudes, osèrent, en un moment bien difficile, n'entendre que l'Appel de la France.

C. HETTIER de BOISLAMBERT

Grand Chancelier de l'Ordre de la Libération.

PREFACE

The author is indebted to the following persons for their kind assistance in the preparation of this work: ...

It is a pleasure to acknowledge the assistance of the following persons in the preparation of this work: ...

The author is indebted to the following persons for their kind assistance in the preparation of this work: ...

The author is indebted to the following persons for their kind assistance in the preparation of this work: ...

The author is indebted to the following persons for their kind assistance in the preparation of this work: ...

The author is indebted to the following persons for their kind assistance in the preparation of this work: ...

E. WEINER & SOLEMANSON

1910

AVANT-PROPOS

Encadrée par les Monédières, le plateau de Millevaches et les Monts d'Auvergne, la région de la Haute-Corrèze est un plateau ondulé presque entièrement boisé, morcelé par les ravins profonds creusés par les affluents de la Dordogne.

Le climat est rude, le sol ingrat, la population résistante et fière.

Véritable pays du Maquis.

Ussel en est la capitale, centre administratif et politique, centre nerveux des relations (routes, rail, P.T.T.).

L'ENNEMI

Une grande route, la nationale 89, de Bordeaux à Lyon, traverse le pays de part en part, du Sud-Ouest au Nord-Est.

C'est pour l'ennemi une rocade stratégique de grande importance. Il l'a balisée en 1943 (route I) et installé pour sa surveillance un chapelet de garnisons permanentes : Brive, Tulle, Ussel.

Il a, de plus, installé au barrage de Marèges sur la Dordogne une garnison en vue de protéger cette source d'énergie importante pour son économie de guerre.

Administrativement, le département est rattaché à Limoges, mais au cours de la lutte contre le « Maquis », le commandement territorial allemand de Clermont-Ferrand reconnaîtra l'importance particulière de la région au point de vue de ses relations stratégiques et il la rattachera directement au Hauptverbindungsstab de Clermont.

L'ennemi existe donc, primitivement, sous deux formes : les garnisons d'Ussel et de Marèges, et les convois qui suivent la N. 89 (ravitaillement des garnisons et liaisons, mouvements divers entre la région de Bordeaux et celles de Clermont-Ferrand et de Lyon).

Au cours de la lutte, il apparaîtra sous la forme beaucoup plus redoutable des colonnes de répression que Clermont-Ferrand envoie pour détruire le maquis ou débloquent ses garnisons assiégées.

LE MAQUIS

En face de cet ennemi, la résistance, c'est, en Haute-Corrèze, le pays tout entier. Quiconque détient un rôle officiel, administratif, économique ou autre, sabote l'entreprise allemande et prépare la lutte qui s'annonce difficile.

Dans les villes et les bourgs de la contrée, Ussel, Meymac, Bugeat, Egletons, Neuvic, Bort, la résistance s'organise. Certains villages se distinguent par leur volonté de lutte : Saint-Exupéry sera pendant un temps un véritable poste de commandement de l'A.S.

Les cadres ne manquent pas. Ils se partagent entre l'A.S. et les F.T.P.

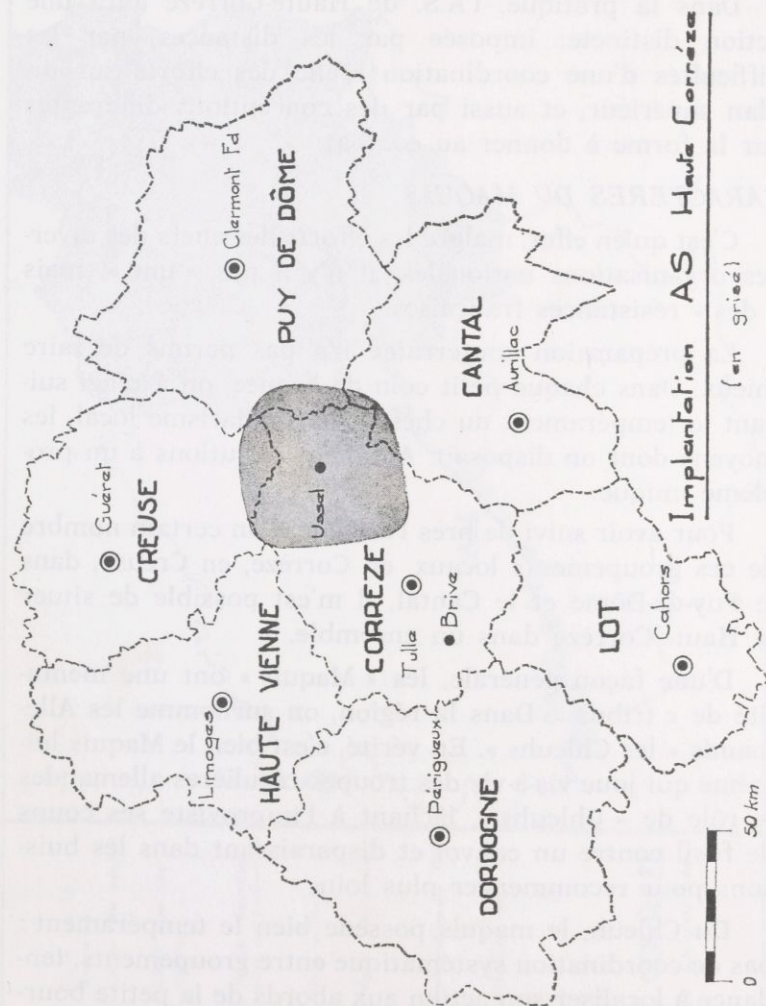
L'A.S., pour son compte, dispose de quelques officiers de l'armée active, qui apportent leurs connaissances techniques et tactiques.

Elle dispose surtout d'une quantité appréciable de cadres de réserve, parmi lesquels on compte la presque totalité du corps enseignant local ou réfugié (directeurs, professeurs, instituteurs) ; leurs noms de guerre, avec celui du « Commandant DURET », serviront de ralliement dans le pays : Jean-Jacques, Noël, Théo, Ulysse, pour ne citer que quelques-uns des plus populaires. Les cadres du camp de La Courtine se joignent à eux dès le débarquement.

Dans la troupe, même émulation. Les jeunes, à peine armés et mal équipés au début des opérations, font preuve du meilleur esprit.

LES VOISINS

L'A.S. de Haute-Corrèze n'est pas isolée. Sur le même territoire, un autre groupement d'importance comparable lutte également : c'est le sous-secteur F.T.P. de Haute-



Corrèze. Autour d'elle, l'A.S. de Haute-Creuse, l'A.S. de Haute-Vienne, l'A.S. du Puy-de-Dôme, l'A.S. du Cantal, l'A.S. de Basse-Corrèze, et des groupements F.T.P. correspondants, l'encadrent de toutes parts.

Dans la pratique, l'A.S. de Haute-Corrèze aura une action distincte, imposée par les distances, par les difficultés d'une coordination réelle des efforts sur un plan supérieur, et aussi par des conceptions différentes sur la forme à donner au combat.

CARACTERES DU MAQUIS

C'est qu'en effet, malgré les efforts des chefs des diverses organisations nationales, il n'y a pas « une », mais « des » résistances françaises.

La préparation souterraine n'a pas permis de faire mieux. Dans chaque petit coin de France, on a réagi suivant le tempérament du chef, le particularisme local, les moyens dont on disposait. Autant de solutions à un problème unique.

Pour avoir suivi de près l'activité d'un certain nombre de ces groupements locaux, en Corrèze, en Creuse, dans le Puy-de-Dôme et le Cantal, il m'est possible de situer la Haute-Corrèze dans un ensemble.

D'une façon générale, les « Maquis » ont une mentalité de « tribus ». Dans la région, on surnomme les Allemands « les Chleuhs ». En vérité, c'est bien le Maquis lui-même qui joue vis-à-vis des troupes régulières allemandes le rôle de « Chleuhs », lâchant à l'improviste ses coups de fusil contre un convoi et disparaissant dans les buissons pour recommencer plus loin.

Du Chleuh, le maquis possède bien le tempérament : pas de coordination systématique entre groupements, tendance à localiser son action aux abords de la petite bourgade qui l'a formé ; absence de réflexes militaires chez les hommes, voire chez certains chefs, peu habitués par ailleurs à travailler sans le soutien du cadre rigide du Régiment ou du Bataillon.

Un « maquis » légitimement avide de recevoir des armes que les parachutages ne lui déversent que parcimonieusement, n'hésite pas à « piquer » ce qui est destiné à un autre. Que dire des approvisionnements de toutes sortes (vêtements, équipements, vivres, voitures, essence) !

Les conditions ne sont donc pas très favorables à une communauté de travaux avec les voisins. Il en résulte que, trop souvent, on vit isolé dans un coin, ignorant ce qui se passe à quelques toises, en alerte permanente, même si les routes sont vides d'Allemands à 50 kilomètres à la ronde.

LA LIAISON

Et cependant, la complicité quasi-unanime du pays crée des conditions essentiellement favorables à la sécurité. Malgré la présence de l'ennemi dans les villes et sur les routes, il est facile d'organiser un réseau clandestin de transmission complet et sûr avec l'aide tout acquise du personnel des P.T.T., avec le réseau S.N.C.F. qui apporte à la résistance un dévouement absolu, voire par la transmission des renseignements de proche en proche, de village en village, comme du temps où les Gaulois luttaient contre les légions romaines, par des habitants, hommes et femmes, disposés à collaborer à la sécurité de leurs enfants partis au maquis.

Ce fut un des mérites de l'A.S. de Haute-Corrèze de comprendre dès le début tout ce qu'on pouvait obtenir dans ce domaine et de faciliter sans réserve la mise en place d'un service de renseignements Marche-Limousin-Auvergne. Cet organisme, prenant à sa charge la recherche et la diffusion du renseignement sur l'ennemi aussi loin que possible, étend progressivement son réseau sur les départements de l'Ouest du Massif Central, puis du centre du Sud-Ouest.

Dès le milieu de juin, les mouvements allemands sont signalés aux unités d'assez loin pour qu'elles puissent mener à bien leur instruction sans craindre la surprise, et prendre à temps leurs dispositifs de combat.

L'A.S. de Haute-Corrèze profite au mieux de ces informations, suivie dans cette voie par la Creuse, le Cantal, la Basse-Corrèze, le Puy-de-Dôme.

LA GUERILLA

C'est dans ces conditions que se déroule la lutte de l'été 1944. Sa caractéristique essentielle, c'est qu'on se bat avec un armement faible et des hommes peu instruits, contre un ennemi puissant et aguerri.

On n'a pour soi que le terrain et la supériorité du moral.

Mais on sait tout de l'ennemi. Il ne sait rien du Maquis, des « terroristes » comme il dit, si ce n'est qu'« il y en a partout dans les bois ».

L'A.S. de Haute-Corrèze exploite à fond les éléments qui lui sont favorables. Tout convoi qui s'approche est repéré de loin, son déplacement est suivi de quart d'heure en quart d'heure et signalé aux unités qui s'embusquent sur son passage. Les attaques rapides se succèdent, l'ennemi est chaque fois surpris. Quand il sort de la zone, des camions flambent sur la route, d'autres sont en remorque, des cadavres et des blessés sont laissés à la ville la plus proche.

Dès le 6 juin, Marèges a été assiégé par une poignée d'hommes. Le bluff réussit admirablement : la garnison s'enfuit le 14 juin, « délivrée » par une puissante colonne de secours. Cette réussite annonce le bluff le plus énorme de toute la campagne de guérilla. Le général Jesser et ses colonnes de répression s'y laissent prendre. La garnison d'Ussel, assiégée dans sa caserne, se rend après 20 heures de lutte, malgré la ténacité de son chef.

L'armée allemande « d'occupation », formée par cinq ans de guerre, s'énerve dans ce combat du taureau contre les guêpes ; ses canons sont impuissants contre les mitraillettes. Jamais elle ne trouvera la parade, pourtant facile, aux embuscades du Maquis.

Son moral, atteint par la victoire des Alliés en Normandie, sombre sur les routes de France.

P.C., le 7 septembre 1944.

Le Colonel MARTY

*Chef du service de renseignements
Marche - Limousin - Auvergne.*

Note. — Nous avons tenu à reproduire intégralement ce texte du chef du service de renseignements Marche-Limousin-Auvergne, écrit au P.C. de la Demi-Brigade de Haute-Corrèze au barrage des Chaumettes, en août-septembre 1944, pour l'ouvrage paru à l'imprimerie Darantière à Dijon, « *La Libération de la Haute-Corrèze* ». Cet ouvrage est considéré comme le « Journal de Marche » de la Demi-Brigade du 6 juin au 22 août 1944.

Les Auteurs.



INTRODUCTION

Cet ouvrage modeste, destiné à relater quelques événements de la Résistance en Haute-Corrèze, est une œuvre collective des camarades de l'Amicale des Maquis.

Pour le rédiger, nous avons interrogé des témoins de cette époque, sollicité des récits d'anciens résistants et maquisards, essayé de cerner la vérité. Mais après plus de trente ans, les mémoires ne sont pas toujours fidèles, et si quelques erreurs et quelques oublis se sont glissés dans l'ouvrage, nous prions nos camarades de nous en excuser.

D'autre part, il faut souligner que la lutte des Résistants et des Maquisards contre l'occupant ne fut possible que grâce aux concours de toute une population qui camouflait, ravitaillait, renseignait, concours tellement nombreux qu'il ne nous était pas possible de les citer tous. Que tous ces Corrèziens : hommes, femmes... et enfants parfois, trouvent ici nos remerciements et l'expression de notre reconnaissance.

LES AUTEURS.



INTRODUCTION

The purpose of this study is to determine the effect of the independent variable on the dependent variable. The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable.

The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable. The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable. The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable.

The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable. The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable. The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable.

The study is designed to test the hypothesis that the independent variable has a significant effect on the dependent variable.

Première Partie



la Résistance A. S.

jusqu'au 6 juin 1944

Première Partie

La Résistance A. S.
jusqu'en 6 juin 1944

Il est difficile de retracer les débuts de la Résistance dans une région ou un Département. Il est sûr que la première manifestation en Corse eut lieu le 25 août 1943 autour de l'île de Paganu. Au temps de quatre-vingt qui ne se rendent pas à l'école, c'est-à-dire qui ne sont libérés par Edouard Michler qui devient le premier chef de la Résistance en Corse. C'est de là que partent les premières actions de la Résistance. Nous sommes en 1943, mais nous sommes libérés de la Corse le 25 août 1943.

les

Débuts

de la

Résistance

les
Début
de la
Résistance

LES DEBUTS EN CORREZE

Il est difficile de préciser les débuts de la Résistance dans une région ou un département. Il semble que la première manifestation en Corrèze soit le tract, tournant autour de l'idée de Péguy : en temps de guerre celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend. Libellé par Edmond Michelet qui deviendra plus tard cofondateur de « *Liberté* » et de « *Combat* », tiré par Frédéric Malaure sur une ronéo, il est diffusé par les « équipes spéciales » de Michelet. Nous sommes au 17 juin 1940, veille de l'appel historique du Général de Gaulle. Sans doute doit-on voir dans ce mouvement une suite à l'activité de ce que l'on a appelé, non sans quelque amicale exagération, « l'Ecole de Brive », cercle dont les campagnes contre le nazisme et le fascisme devaient préparer ses membres au ralliement immédiat à l'Appel du 18 Juin.

Faut-il y voir aussi une préfiguration du fait que Brive, Tulle et Ussel furent parmi les toutes premières villes de France libérées par les seules forces de la résistance intérieure ? Les deux premières à la suite d'actes de reddition signés le 15 août à Brive, le 16 août à Tulle, la troisième, Ussel, à l'issue d'un combat, d'une capitulation sans condition le 17 août à l'aube.

Les contacts entre Brive, Tulle, Ussel furent, à leur début et pendant l'année 1941, des contacts ponctuels, personnels, dus essentiellement à des liens de camaraderie ou d'amitié, à des liens professionnels, voire politiques. A l'intérieur d'une même ville les contacts sont du même ordre, mais plus suivis et se développant plus rapidement : ceux qui, en leur for intérieur ne voulaient pas accepter la défaite, se cherchaient, se concertaient et somme toute attendaient qu'on leur indiquât la voie à suivre.

La cristallisation de cette tendance fut le plus souvent la conséquence de conditions fortuites.

USSEL - EYGURANDE

Les débuts de la Résistance à Ussel s'organisent autour de Jean Vinzant, contacté par Robert Lencement. Avec sa discrétion coutumière, Vinzant en fait lui-même le récit :

« C'est en septembre 1941 que Bob Lencement est venu chez moi, à Ussel. Comme il m'était facile de me déplacer et que j'avais une bonne couverture, étant exploitant forestier et fabricant de charbon de bois dans les gorges de la Dordogne, près de Vernéjoux, il me demande d'aller le voir à Vichy. Je ne me rappelle plus exactement pourquoi ; je me souviens avoir pris contact avec Fred Scamaroni qui était comme lui dans le réseau Copernic. Je dois ajouter que je fus agréablement surpris de voir mon cousin Pierre Queuille dans le groupe de ce dernier. Quelque temps plus tard, au début de 1942, j'eus la visite à Ussel du Commandant Faye et de Marie-Madeleine Fourcade, dirigeants du Réseau Alliance. Je fus chargé pour l'Aveyron, le Cantal, la Creuse, le Cher et la Corrèze, d'organiser un service de renseignements, de trouver des abris pour les personnes recherchées par les Allemands ou par la police de Vichy, de reconnaître des terrains d'atterrissage pour Lysander. Le premier atterrissage à Thalamy eut lieu pendant la pleine lune du mois d'août 1942 ; il y en eut cinq ou six avant que le terrain ne soit labouré sur l'ordre des Allemands. A part le Commandant Faye, le Colonel Hettier de Boislambert que je connaissais, et deux ou trois membres de l'Alliance, les autres personnes qui sont parties ou arrivées étaient des agents de réseaux que je ne faisais qu'entrevoir, et sur lesquels je désirais en savoir le moins possible. Lors des atterrissages, il y eut quelques imprévus qui paraissent drôles maintenant, mais qui ne l'étaient pas du tout à l'époque. Pour une des premières opérations, le spécialiste qui devait arriver vers 20 h du soir s'étant endormi dans le train, laissa passer la gare d'Ussel. Comme nous

n'avions pas de lampes électriques, c'est avec des pastilles de méta et des bougies que nous fîmes atterrir l'avion.

Le transport entre Ussel et Thalamy était effectué par une camionnette de mon exploitation forestière conduite par l'un de mes frères...

En ce qui concerne le recrutement, je n'ai fait appel qu'à un minimum de gens. A Ussel, environ une dizaine de personnes connaissaient mes activités et avaient accepté de travailler avec moi. Par exemple, le Docteur Belcour, le Docteur Sirieix qui, du fait de leur profession, pouvaient facilement se déplacer, les Créel et Madame Dumont dont la maison était hors de la ville, ce qui était une sécurité pour loger les gens de passage, André Dubois, assureur, chargé des liaisons, etc...

Pour les départements dont j'étais responsable, je chargeais une ou plusieurs personnes de l'organisation du réseau dans la ville ou la région de leur résidence. Je me souviens avoir recruté à Tulle, Lemaire et le frère d'André Dubois ; pour Brive : Alibert ; pour l'arrondissement d'Ussel : Hummel, « Cocker », qui habita Neuvic, du moins pendant un certain temps, et fut un agent de premier ordre. »

C'est vers la fin août 1942 que le Docteur Belcour contacte Le Moigne. Tous deux se connaissent déjà (le Docteur Belcour est le médecin de la famille Le Moigne) et sympathisent. Le Docteur était un homme fort cultivé, d'un commerce très agréable ; ses propos frisaient souvent le paradoxe, mais vous invitaient toujours à la réflexion. Après la débâcle de 1940 et l'effondrement de la France, Belcour et Le Moigne se rencontrent souvent, devisant de la situation et se posant toujours la même question. Que faut-il faire pour aider le pays à reprendre la lutte contre l'occupant, et contre Vichy ? La réponse vient. Un émissaire d'Edmond Michelet, le capitaine Faro, demande au Docteur Sirieix (son camarade de régiment) de diriger le mouvement « Combat » en Haute-Corrèze. Déjà engagé dans le réseau Alliance, Sirieix, tout en ac-

ceptant d'entrer dans le mouvement, refuse d'en assurer la direction, et aiguille Faro vers le Docteur Belcour, qui, associant Le Moigne à son projet, entreprend donc d'organiser le mouvement de Résistance « Combat » en Haute-Corrèze.

D'abord une liaison régulière avec Brive : c'est Madelrieux, ancien gendarme et garde municipal, qui sera la boîte aux lettres, c'est également lui qui assurera en grande partie la distribution du journal clandestin « *Combat* ». En liaison avec le corps-franc de Brive que commande Delon, le Docteur Sirieix se consacre particulièrement au groupe-franc d'Ussel, qui comprend Ernest Jarasse, Fabre, Cornet. Il nous en conte la brève existence :

« Nous disposions de petits explosifs fabriqués avec des charges de dynamite, puis de plastic, qu'on entreposait, soit dans l'atelier de Jarasse, soit dans les chevaux de bois de Cornet et qui permirent à l'époque quelques coups de semonce contre les collaborateurs trop acharnés, tant à Ussel que dans les environs. C'était malheureusement trop beau pour durer et, le 30 janvier 1943, nous étions prévenus que des événements graves devaient s'être passés à Brive, sans plus de précision.

« Le lendemain, dimanche 31, je rencontre Jarasse ; il s'enquiert d'un individu porteur d'une serviette, qui le cherche. Ce doit être un envoyé de Brive, pensons-nous, car il a aussi demandé Madelrieux. Marius Brun nous confirme la présence de l'inconnu dans son café, cinq minutes avant que nous y passions. Je quitte Jarasse à ma porte en lui disant que je le rejoindrai dans un quart d'heure pour avoir des nouvelles et je le regarde s'éloigner, tenant en laisse le magnifique épagneul dont il ne se séparait jamais. A peine chez moi, j'ai le pressentiment d'un drame : je ne vois que des mines consternées. Le fils Madelrieux me dit : « Mon père est arrêté, brûlez tous les documents ». Je réalise aussitôt et me précipite dans la rue à la recherche d'Ernest Jarasse. Trop tard : lorsque je descends l'avenue Carnot, je vois dans une traction

noire, feux en veilleuse, un homme qui semble lire une carte routière ; dans la pénombre de la rue du Pin, deux individus se planquent au mur à mon passage ; un coup d'œil en passant cette rue : dans la maison de Jarasse toutes les lumières sont allumées. Je reviens aussitôt prévenir Vinzant, Belcour et Le Moigne. Jarasse s'est fait cueillir en remontant du café du théâtre ; il est aussitôt fouillé et matraqué car il est porteur d'un revolver. »

« Nos deux camarades Madelrieux et Jarasse seront emmenés à Limoges. Cornet, au prix de grands risques, déménage l'atelier de Jarasse. Madelrieux demeurera au camp de Compiègne tandis que Jarasse sera déporté en Allemagne, et ne reviendra des camps de concentration que pour mourir d'épuisement. Ni l'un, ni l'autre, ne parlèrent sous la torture ; nous sûmes plus tard que ces arrestations avaient été la conséquence de la trahison d'un nommé Schneider, de Brive, infiltré dans l'équipe des Corps-Francs. »

Belcour, Sirieix et Le Moigne se partagent l'organisation du mouvement « Combat », c'est-à-dire essentiellement la mise sur pied des sizaines et trentaines de l'Armée Secrète sédentaire.

Belcour s'intéresse surtout à la gare (il est médecin de la S.N.C.F. (1). Au dépôt, Lorcery et Sylvain organisent rapidement chacun sa trentaine, tandis qu'au service de la voie Romain et son adjoint Bachelard montent une unité de même importance. Les chefs du dépôt, Hugonin jusqu'en 1943, puis Hermen, n'ignorent pas ces activités, ni le noyautage des cheminots par la Résistance. L'un et l'autre furent des sympathisants et ne manquèrent ni de courage ni de fermeté devant les interventions des autorités et de la police allemandes à la recherche des respon-

(1) Le Docteur Belcour recrute aussi des gars pour l'A.S. dans tous les cantons autour d'Ussel au cours de ses tournées de médecin. C'est ainsi qu'il s'assure le concours d'instituteurs ruraux, secrétaires de mairie, en particulier Longérinas à Saint-Pardoux-le-Vieux et Cantin à Saint-Rémy.

sables des sabotages. Mais c'est en fait sous l'autorité de l'Inspecteur d'exploitation Vérant que travaillent les agents de l'A.S. chargés des renseignements ; Vérant deviendra par la suite un élément primordial dans le S.R. de l'A.S. Haute-Corrèze.

Dans l'organisation, tout le monde se connaît : le chef de sizaine choisissant ses volontaires parmi ses amis ou ses compagnons de travail, n'a aucune raison de n'en point parler autour de lui. Ce qui importe le plus dans l'immédiat, c'est la promesse de chaque volontaire d'accepter d'être mobilisable en un délai très court, pour une opération limitée contre l'occupant ou contre ceux qui l'aident dans son effort de guerre.

Des clandestins ? Si peu. Tout au plus leur demande-t-on un peu de discrétion dans les cafés ou dans les discussions de groupe. Un effort sérieux sera fait dans ce sens lorsque les Allemands viendront occuper la zone sud : les premières arrestations de la Gestapo feront vite comprendre qu'une grande discrétion devient une condition de survie.

De son côté Le Moigne, qui prendra plus tard le pseudonyme de Jean-Jacques, contacte ses amis : André Chevalier, Marcel Beaudenon, Elie Dalègre, Antoine Bogros. L'objectif immédiat est également la mise sur pied de sizaines et de trentaines.

A la fin de 1942 on pouvait compter dans Ussel et dans ses environs six trentaines. A la gare, celles de Lorcery, Sylvain, Romain, en ville celles de Chevalier, Dubois, Elie Dalègre. A Saint-Angel, Armand Monteltagaud monte aussi une sizaine dont l'activité tournée vers Meymac sera grande dès le départ. Avec son adjoint Fernand Chèze, Monteltagaud sera un excellent recruteur de l'A.S.

A la Fonderie de Montupet, la trentaine formée par Marcel Gratadour avait un caractère particulier : son adjoint Chazal, ingénieur, avait déjà organisé et pratiqué sur place le sabotage technique, avec la participation de quelques collègues n'appartenant à aucune organisation. Le

directeur Caillon et l'ingénieur Fraisse étaient au courant. Ce type de sabotage était en définitive aussi efficace que d'autres, plus spectaculaires, que pratiquaient nos camarades F.T.P. Par exemple on parla beaucoup de l'explosion d'un groupe de transformateurs de l'usine, mais la destruction ou une petite modification d'un modèle de moule coquille avait plus de conséquences sur la fourniture aux Allemands de culasses de moteurs d'avions.

Parallèlement à cette structuration en petites unités sédentaires se tisse un réseau d'accueil pour les personnes recherchées transitant par la région ou attendant un départ par l'aérodrome de Thalamy. Les clandestins trouvent toujours un accueil chaleureux chez Beaudenon père (directeur du dépôt des tabacs), Pradel (agent d'assurance), Menu (trésorier à la Mairie), Lafon (ingénieur de service vicinal), Chevalier (adjoint au Maire), Albert (directeur de l'Ecole Primaire Supérieure). Que faut-il admirer le plus chez ces hommes ? Leur discrétion ? Leur constance dans l'exécution des tâches ou leur efficacité ? Chez eux s'organisent aussi les rencontres clandestines : le Docteur Belcour, puis Le Moigne, donnent rendez-vous chez Lafon aux membres ou émissaires de la Direction départementale (Desvignes, dit Collier ; Royer, dit Raffin ou Pierrette ; Hervé, dit Vaujour ; Guédin, dit Georges ; d'Ussel, dit Nicoleau). Beaudenon (père) arrange les rencontres entre les responsables A.S. et les officiers de l'O.R.A., avant la fusion des deux groupements. Chez Chevalier et chez Albert se déroulent les entretiens entre les responsables A.S. et F.T.P.

De plus, lorsque le 1^{er} Régiment de France occupe l'Ecole Primaire Supérieure, Chevalier offre l'hospitalité à Monsieur Albert dans son château du Theil, ainsi qu'au personnel et aux élèves. Ce surpeuplement s'avère propice à l'action clandestine : un visage inconnu ne s'y remarque pas. Enfin, cette construction ancienne com-

porte des dépendances complexes qui constituent de bons abris pour les dépôts d'armes et d'explosifs.

Une première ébauche d'un service de renseignements s'organise en même temps autour de Condat pour les P.T.T. et de Vérant pour les chemins de fer.

Il faut signaler aussi les services rendus par le parc-auto de la ville, les voitures des médecins mises à contribution de très bonne heure. Et n'oublions pas Elie Dalègre et son collègue Crumeyrolle qui aménagèrent pour les transports d'armes une camionnette à double fond... qui fit merveille, ni Antoine Bogros dont le camion circula pour le maquis jusqu'à épuisement de ses pneus.

Il convient de noter également la naissance d'un groupement qui, à terme, intéressera l'A.S. : c'est la première association d'anciens combattants (rapatriés et évadés), animée par Magnier et Deprun. Elle est restée très discrète derrière une façade d'entraide et d'accueil pour ceux qui recherchaient un état civil de circonstance ou qui faisaient une halte sur le chemin de la frontière espagnole.

Plus tard, ce groupement développera ses effectifs, recevra ses premières armes par Guillaume d'Ussel et rejoindra l'A.S. au début de 1944.

Il faut insister sur une particularité de cette organisation. Certains volontaires de l'A.S. appartiennent également au réseau Alliance comme Sirieix, Créel, André Dubois, M^{me} Dumont. Ils sont donc déjà plongés dans la résistance lorsque naît l'A.S. (Combat) ; d'autres, sans en être, sont au courant de ses activités et prêts à l'aider en cas de coup dur ; ce sont ces convergences qui donnèrent aux agents de l'Arche de Noë l'impression que la Haute-Corrèze était vraiment une « terre d'asile ». Un seul exemple : aux alentours du terrain de Thalamy, lors d'un atterrissage prévu par le réseau Alliance, toutes les voies d'accès étaient surveillées par l'équipe des frères Dalègre de l'A.S. Cette surveillance fut d'une discrétion exemplaire et très peu de gens étaient au courant.

Avec la fin de l'année 1942 on peut dire que la première période de l'organisation sédentaire de l'A.S. à Ussel est terminée.

A la résistance usselloise avec son prolongement vers Saint-Exupéry, il convient d'ajouter celle du canton d'Eygurande. Le Moigne avait chargé André Chevalier de contacter le maire de Merlines pour la constitution de quelques sizaines. Chevalier reçut un accueil fort sympathique mais les unités sédentaires ne se développèrent guère. Le Docteur Belcour eut plus de succès dans une commune voisine, Aix-la-Marsalouze, avec Gaston Brette, rentré de captivité. Celui-ci prospecta, assura la diffusion de tracts et mit sur pied un effectif de deux sizaines de jeunes qui furent plus tard incorporés à la 3^e Compagnie A.S.

La gare d'Eygurande-Merlines, seconde du département de la Corrèze après Brive, comptait environ 180 agents en activité et une soixantaine de retraités. L'habituel esprit de corps n'avait pu empêcher l'éclatement de la communauté « cheminot » et sa division au lendemain de la défaite. Certains avaient adhéré, à titre individuel, à la « Légion » de Vichy et arboraient fièrement la francisque en toutes occasions. La section locale de l'Association des cheminots anciens combattants de 1914-18 avait suivi une autre voie. Son président, Elie Marty, la convoqua vers la fin de 1940 ; sur un peu plus de 40 adhérents, il en vint environ la moitié auxquels Marty communiqua une lettre-circulaire du Comité Central : il était demandé l'avis de la section sur l'adhésion de l'Association à la « Légion des A.C. de Vichy ». Manifestement, la majorité des présents était hésitante ; après un court échange de vues, Henri Serre annonça qu'il était contre ; puis invoquant le nombre restreint des présents, il conseilla de surseoir à une décision. Plus tard, lorsque la question se reposa, le président continua de ne rien faire, et ce fut l'oubli. Les cheminots de Merlines voient dans cette réunion le premier embryon d'une résistance collective qui

tout en demeurant non structurée n'en joua pas moins son rôle. Une dizaine de cheminots de la Région de l'Est, qui avaient dû quitter la Lorraine, y constituèrent un noyau actif. Plus dynamique sûrement était Pierre Deix, également agent de la S.N.C.F., recruté par l'Alliance aux premières heures d'implantation de ce réseau en Haute-Corrèze. Dès l'hiver 1941-1942, les premiers tracts dont les agents ne connaissent pas toujours la provenance commencent à circuler et leur diffusion est assurée par les cheminots. Vers le dernier trimestre de 1942, Romain et Vérant, d'Ussel, contactent Hencery et lui demandent d'assurer un relais de renseignements et un noyau de sabotage à la gare de Merlines où il est employé.



NEUVIC - LAPLEAU

Les débuts de la Résistance dans le canton de Neuvic ont gravité autour de deux hommes, deux grands amis en dépit des différences de leur formation, de leur tempérament, de leurs opinions : Henri Queuille, sénateur-maire et souvent ministre de la 3^e République, Léon Monéger, garagiste et transporteur.

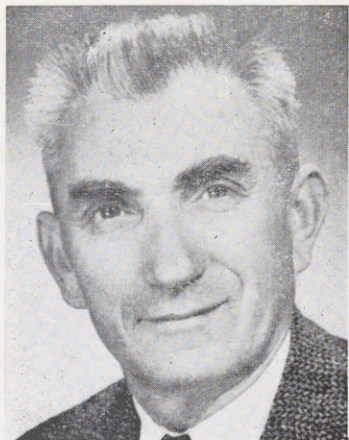
Les Neuvicois se souviennent de la silhouette familière de leur maire, arpentant de bonne heure les rues de la petite ville, cigarette aux lèvres, culotte de cheval, feutre noir et foulard de soie : Henri Queuille se rend chez Léon Monéger pour écouter la radio de Londres et commenter les nouvelles. Les discussions toujours passionnées du côté Monéger, beaucoup plus calmes chez Queuille, portent sur des problèmes cent fois ressassés : que peut-on faire d'efficace pour libérer le pays de l'occupant ? Henri Queuille n'a pas voté les pleins pouvoirs à Pétain en juin 1940 ; il s'est refusé à toute vie publique nationale et s'est retiré à Neuvic, malgré l'insistance du gouvernement qui lui envoie des émissaires à plusieurs reprises. Le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, Pierre Pucheu, le convoque à Vichy ; après avoir longtemps hésité, Queuille se rend à cette « invitation ». Pucheu essaie de lui faire approuver la politique suivie par l'Etat Français. Refus sans détour et sans nuance. Au retour, Queuille dira à son ami Monéger : « C'est un homme curieux, doué, passionné mais combien dangereux ». Le 16 juillet 1941, le Conseil Municipal de Neuvic et son maire sont révoqués : une délégation spéciale présidée par M. Lagesse le remplace et Queuille se voit soumis à une surveillance discrète, mais sérieuse : toutes les semaines des policiers viennent rôder à Neuvic ; il s'en inquiète surtout à cause de son fils Pierre qu'il sait être en relations avec des hommes de la France Libre.

Pierre Queuille, en effet, a été contacté par Scamaroni, officier F.F.L., et a accepté d'être son adjoint pour la

région de Vichy. Il l'aide à organiser la recherche des renseignements, à mettre en relation Londres et les noyaux de résistance, à créer des commandos pour des actions de sabotage, à pénétrer les administrations préfectorales et ministérielles et aussi à contacter le Deuxième Bureau de l'Armée (Air et Terre). Avec Scamaroni travaille aussi Robert Lencement, ingénieur électronicien à la radiodiffusion française, membre depuis 1938 de la British Interplanetary Society. Dès novembre 1940, les services britanniques (qui connaissent sa qualité de « fellow-member » de cette société) le chargent d'acheminer des informations scientifiques et militaires par Aulsell (service de renseignements suédois) et par l'ambassade américaine. Tous deux, Scamaroni et Lencement, forment le réseau Copernic. Lencement prendra comme adjoint J. Vinzant, d'Ussel, avec qui P. Queuille l'a mis en relations vers les mois de mars-avril 1941. Son autre adjoint Broadhurst, arrêté en 1941, restera en prison jusqu'en juin 1942 et à sa libération, coupé de Lencement, rejoindra le réseau Alliance.

Il convient d'insister sur une partie de la mission de Bob Lencement car elle contenait un élément tout nouveau : étudier l'organisation des camps de maquisards en Haute-Corrèze (se rappeler que nous sommes en septembre 1941 et que la loi sur le S.T.O. qui va forcer la main à la Résistance pour créer le maquis ne sera promulguée qu'en février 1943).

Revenons aux débuts de la résistance à Neuvic. Aux côtés de Queuille, nous retrouvons donc Léon Monéger. C'est un homme petit, mais trapu ; il déambule à grands pas avec un balancement accusé des bras ; derrière ses lunettes cerclées d'acier ses yeux noirs sont vifs et accrocheurs. Il parle beaucoup, toujours animé d'un ardent désir de convaincre, et après l'armistice les occasions ne lui manquent pas d'exercer son talent, car ses compatriotes, désorientés par le désastre qui s'est abattu sur la France, viennent chercher auprès de lui réconfort et con-



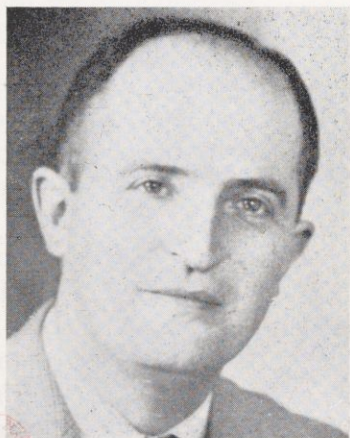
Louis LE MOIGNE
(Jean-Jacques)



André BELCOUR



Léon MONEGER



Dr Jean SIRIEIX





Marcel BEAUDENON
(Capitaine Théo)



André CHEVALIER
(Dréan)



André DUBOIS



Germaine DUMONT
(Tante Jim)

seils. Dans l'action il est précis, lucide, et son audace est réfléchie. C'est aussi un homme secret : sa famille et son entourage ne pourront reconstituer qu'avec difficulté le cheminement de son action. Quelle est donc sa position en juin 1940 ? C'est simple. Il refuse tout en bloc ; il n'accepte pas l'armistice, il n'accepte pas l'Etat Français du Maréchal. C'est vraiment ce refus global qui marque le mieux sa foi profonde en l'avenir de la France et témoigne de sa volonté farouche de lutter pour la République contre le régime de Vichy. Politiquement, il reste ce qu'il a toujours été, un homme d'extrême gauche. Le jour de l'installation à Neuvic de la délégation spéciale, Léon Monéger dépose à la Mairie, en signe de protestation, sa démission de Lieutenant des Pompiers et toute sa compagnie, sauf un homme, en fait autant. Le 14 juillet 1942, obéissant au mot d'ordre de Londres, il se rend, à l'heure indiquée et avec toute sa famille, place de la République. Sortant son bugle bien astiqué, il lance au-dessus de la foule recueillie et silencieuse les premières notes de la Marseillaise ; la stupeur est manifeste. L'exécution parfaite de l'hymne national s'achève parmi les applaudissements des Neuvicois secoués par une intense émotion.

La profession de Léon Monéger le met en relation, d'une part avec Jean Vinzant, qui passe tous les jours au garage lorsqu'il vient contrôler son chantier d'exploitation forestière dans les gorges de la Dordogne, en-dessous de Sérandon, et d'autre part avec les entreprises importantes et nombreuses dans les environs de Neuvic : en 1940, construction de barrages, industrie charbonnière, exploitation traditionnelle de la forêt pour les traverses de chemin de fer et les poteaux de mines. Sur tous ces chantiers les travailleurs étaient nombreux et dans leur majorité étrangers : immigrés d'Europe centrale, d'Espagne ou du Portugal, réfugiés d'Allemagne et d'Autriche fuyant les persécutions du régime hitlérien.

Groupés en formations quasi militaires, ils étaient encadrés par des officiers en congé d'armistice dont plu-

siens étaient des évadés. L'administration des Eaux et Forêts gérait quelques-unes de ces formations : celles qu'elle utilisait sur ses chantiers. En ce qui concerne Neuvic, le Capitaine Moulinet commandait le groupe 543 (de 250 travailleurs) et il espérait bien un jour pouvoir utiliser ces hommes dans la Résistance à l'occupant. L'état d'esprit du groupe autorise cet espoir ; un exemple entre autres : au milieu de 1942, une commission allemande vient à Neuvic pour prendre contact avec ce groupe 543 ; il s'ensuit une intense propagande auprès de ces étrangers afin qu'ils s'engagent dans l'organisation Todt. Moulinet combat comme il peut cette propagande, et le résultat est éloquent : 4 volontaires espagnols seulement sur les 250 ouvriers se laissent convaincre. Peu après d'ailleurs, et sans doute sur injonction des Allemands, le groupe est dissout et remplacé par le groupe 881 composé d'anciens volontaires de la guerre 39-40 et de la légion étrangère, dont beaucoup d'israélites. Dans ce groupe, où Moulinet relève 22 nationalités, l'antifascisme fait presque l'unanimité et le travail de propagande du Capitaine Moulinet devient facile et payant. Il parviendra, pendant un certain temps, avec le concours de M. Saur, conservateur régional des Eaux et Forêts, à empêcher tout prélèvement sur son effectif pour l'organisation Todt ou l'Allemagne. En novembre 1942, les Allemands envahissent la Zone Sud ; le camp de La Courtine (à 20 km au Nord d'Ussel) est occupé. Pendant 6 jours et 6 nuits, le Capitaine Moulinet, en accord avec l'administration des Eaux et Forêts et celle du Camp Militaire, va enlever une partie importante du matériel du Parc du Génie et le camoufler dans la région de Neuvic.

Les autres travailleurs étrangers sont, pour la plupart, groupés en une organisation, la « M.O.I. », sigle mystérieux que tout le monde a traduit par « Mouvement ouvrier international ». C'est en fait l'organisation de la Main-d'Œuvre Immigrée mise sur pied par le parti com-

muniste entre les deux guerres. Il s'agissait de rassembler ces travailleurs, de les défendre, et aussi d'empêcher le patronat de les opposer au prolétariat français. L'afflux des combattants espagnols républicains et des volontaires des brigades internationales amena à la M.O.I. de nombreux réfugiés politiques et accentua l'esprit antifasciste de l'organisation. (1)

L'encadrement de la M.O.I., assez lâche semble-t-il au plan national jusqu'en 1940, s'étoffera rapidement lorsque les communistes entreront dans la lutte contre Vichy et contre l'occupant. Sur le plan local, en Haute-Corrèze, la cohésion du groupe et l'entente entre ses membres étaient totales.

Jean Vinzant signale cet état d'esprit dans son chantier vers Sérandon. « Des étrangers y travaillaient tout à fait officiellement. Je savais que certains étaient recherchés par la police de Vichy, en particulier des Espagnols. D'accord avec les chefs de ces derniers, je tenais à ignorer leurs activités clandestines. »

Léon Monéger connaissait bien ces travailleurs étrangers. Il discutait volontiers avec l'un de leurs chefs, ancien officier républicain de la Guerre d'Espagne. A la requête de Jean Vinzant, il va mettre sur pied, avec des éléments de la M.O.I., le premier maquis de France, dans les gorges de la Dordogne, près de Vernéjoux. Nous savons que l'officier espagnol qui avait organisé les maquis républicains dans les territoires occupés par les franquistes fut son homme de confiance ; avec lui, il fixe l'emplacement du camp et les « planques », il met sur pied les circuits de ravitaillement, de protection et de liaison. L'officier espagnol assure l'organisation interne et l'entraînement des maquisards. Quelques armes arrivent d'Espagne, d'autres proviennent d'un premier parachutage dans la région de Limoges dont une partie fut affectée à Monéger. Celui-ci conservera le contrôle de ce maquis

(1) Voir Arthur London « *L'aveu* ».

jusqu'à sa mort, le 18 janvier 1944. Après cette date, le maquis, suivant en cela l'ensemble de la M.O.I., rejoindra les F.T.P.F. du secteur de Neuvic.

Les derniers mois de 1942 amenèrent bien des changements à Neuvic. Déjà en décembre 1941, Lencement est arrêté par la police de Vichy ; incarcéré à la prison militaire de Clermont-Ferrand, il y fait la connaissance de Loustaunau-Lacau. Libéré en juin 1942, il reprend son service de renseignements et achemine son courrier par le circuit Loustaunau-Lacau. Avec Vinzant, il visite le terrain d'aviation de Thalamy et le recommande comme terrain d'atterrissage en vue de la liaison avec Londres. En novembre 1942, il est activement recherché par la police allemande et en rend compte à Londres. Mais il doit surseoir à son départ, et quitte la Corrèze et la région de Vichy. Ce n'est qu'en mars 1943 qu'il décide de rejoindre Londres, à titre individuel, par les Pyrénées. Arrêté le 8 mai 1943 à Perpignan par la police allemande, il est transféré à Buchenwald en juin 1943. Pierre Queuille, lui aussi recherché activement dans la région de Vichy, rejoindra Londres le 20 décembre 1942 par Lysander, à partir du terrain Ali de Châteauroux. Coupé de Lencement, Jean Vinzant entrera dans le réseau Alliance par l'intermédiaire de Broadhurst (Bélier dans « l'Arche de Noë »). Il prend comme adjoint Humel, réfugié en Corrèze pour éviter son arrestation dans la Sarthe, et recrute ses responsables locaux. A Neuvic, Humel (Cocker) contacte d'abord Henri Queuille qui lui indique des résistants susceptibles de devenir des agents de confiance. Et c'est ainsi que Léon Monéger devient le numéro A.202 de l'Alliance où le rejoindront d'anciens collaborateurs de Vinzant et d'autres résistants : en somme, le réseau Alliance succède au réseau Copernic. Madame Fourcade y fait allusion dans son livre « *L'Arche de Noë* », rapportant des propos de « Bélier », qui lui signale comme secteur de repli la Corrèze, où « Jean Vinzant, parent du Président Queuille, a déjà tout un circuit d'abris qu'elle pour-

rait utiliser immédiatement », et qui possède un terrain d'aviation, Thalamy, d'où l'on pourrait évacuer les traqués et les évadés. La résistance à Neuvic va connaître de ce fait une activité nouvelle et une orientation un peu différente. Certes, Léon Monéger continuera à contrôler et à ravitailler son camp maquis de la M.O.I., mais en outre les passages incessants des agents de l'Alliance font de son garage, ainsi que de la pharmacie de Claire et Jean Bertrand, et de la ferme de Monsieur Bergeal (père de Madame Bertrand) de véritables plaques tournantes.

Durant le dernier trimestre de 1942, la résistance neuvicoise voit de nouvelles branches d'activités venir s'ajouter à ses missions déjà nombreuses. En effet, le mouvement « Combat », animé à Ussel par Belcour, Sirieix et Le Moigne, ayant décidé d'étendre à toute la Haute-Corèze l'organisation A.S. des sédentaires, il est demandé à Léon Monéger, qui accepte immédiatement, d'être responsable A.S. du canton de Neuvic. C'est ensuite Jean-Jacques (Le Moigne) qui participe avec Monéger à la mise sur pied de la première trentaine de Neuvic. Monéger prend comme adjoint Elie Beyne à qui les concours ne manquent pas, tant chez les jeunes que chez les « moins jeunes », pour réunir et articuler cette unité. Dès le début de 1943, toute l'infrastructure sédentaire est en place et son action ordonnée et efficace aura rapidement à faire ses preuves dans l'organisation des maquis que va faire naître la politique de Vichy (Institution du S.T.O.).

La résistance dans le canton de Lapleau est étroitement liée à celle du canton de Neuvic. Roger Debernard, chauffeur du car Lapleau-Neuvic, fréquente le garage Monéger où il connaît tout le monde, et n'ignore donc pas les activités de Léon Monéger et de son fils Georges.

Contacté par Humel (Cocker), il devient agent du réseau « Alliance » et s'acquitte avec conscience et dévouement des missions qui lui sont confiées. Une petite équipe

de camarades l'aide dans la recherche des renseignements, mais il n'y a pas de groupe de résistance structuré dans le canton.

C'est au début de 1943 que Jean-Jacques (Le Moigne), accompagné de Bombal de Neuvic, vient à Lapeau dans le but d'y organiser les premiers noyaux de l'A.S. Il y rencontre Debernard qui propose de contacter Jean Marut. Celui-ci accepte aussitôt le poste de responsable de l'A.S. pour le canton de Lapeau, et remplira ce rôle, aidé par les amis qu'il recrute, courageusement et efficacement. La besogne ne leur manquera pas : il faut « planquer » les réfractaires, aider à l'organisation des camps, s'occuper des armes et lutter contre un chef de chantier de jeunesse particulièrement hostile à la Résistance et aux maquisards (on reparlera ultérieurement de cette dernière action).



LA COURTINE

Au Sud du département de la Creuse, La Courtine se sent moins proche de son chef-lieu d'arrondissement, Aubusson, que de Sornac, Peyrelevade, Saint-Setiers, gros bourgs qui bordent le plateau de Millevaches au Nord-Est. Cette situation explique partiellement pourquoi le canton de La Courtine a d'abord fait partie de la Haute-Corrèze en ce qui concerne la résistance.

La Courtine est aussi et surtout un grand camp militaire que beaucoup d'officiers et de soldats ont connu pour y être venus en manœuvres. Le Commandant du camp dispose d'une compagnie d'entretien, d'officiers et de sous-officiers responsables des services de l'Intendance, du Génie, de l'Artillerie. Les besoins de ces services ont amené la création de nombreux emplois civils pour la population de La Courtine et des environs et la prospérité des commerçants est étroitement liée à l'activité du camp.

Au lendemain de l'Armistice, le camp, avec ses importants dépôts de matériel (explosifs, munitions les plus diverses, habillements, essence, armes, véhicules militaires), prend une importance très grande dans un pays qui manque de tout.

A ce moment, c'est-à-dire en 1940 et au début de 1941, l'opinion, à La Courtine, était la suivante : le camp, dans sa majorité, est pour le Maréchal ; dans la population civile cette tendance est également dominante encore que moins tranchée ; pas de fanatiques, pas de déclarations claironnées, mais plutôt un penchant pour le nouvel ordre qui s'établit, surtout chez les commerçants de la ville.

Brusquement dans cette masse, somme toute indécise, une cristallisation autour d'une personne et d'une affaire : M^{me} Pailloux, directrice de l'Ecole, et l'ordre de sa mutation. Son mari, officier de réserve, est prisonnier à l'Oflag IVD. Tous deux forment un de ces ménages

d'avant-guerre, non seulement pédagogues excellents, mais encore maîtres dévoués à la chose publique pour tout ce qui concerne la jeunesse, les œuvres péri-scolaires et post-scolaires. M^{me} Pailloux est l'animatrice de l'Association Sportive. Les époux sont militants socialistes et syndicalistes. Adoptés par la population, ils ont l'estime et la sympathie de tous. En septembre 1941, M^{me} Pailloux est menacée d'un déplacement d'office, mesure qui ne peut être motivée que pour « délit d'opinion » car rien d'autre ne peut lui être reproché. La réaction de la population est vive ; une pétition signée par la très grande majorité des parents d'élèves demande son maintien à La Courtine.

L'administration commet la faute de vouloir étendre cet ordre de mutation à M. Pailloux ; lourde faute, car le Président départemental de la Légion des Anciens Combattants intervient énergiquement auprès du préfet de la Creuse. L'institutrice voit spontanément se rassembler autour d'elle ses anciens élèves, ses amis, leurs familles et c'est ainsi que naît, animé par M^{me} Pailloux, le premier groupe de résistance à l'esprit et aux méthodes de Vichy.

Un des membres du groupe, Marcel Barbanceys, instituteur, est nommé à Neuvic en octobre 1942 et se trouve plongé dans un milieu déjà installé dans la Résistance. Il rencontre Humel (Cocker) du réseau Alliance et l'intéresse au camp de La Courtine. Après un premier échec auprès du capitaine Roch pour faire livrer de l'essence à son réseau, Humel, mis au courant de l'affaire Pailloux, renoue avec La Courtine, vient voir M^{me} Pailloux qui accepte immédiatement de l'aider. Louis Lainé et Bujon deviennent ses contacts au camp. Les deux hommes ont déjà commencé à résister, transporté, stocké, camouflé du matériel qui sera précieux plus tard, diverses munitions d'armes légères, des explosifs, de l'essence, du cuire (poudres, feuilles, tuyaux).

D'autre part, lorsqu'il vient à La Courtine, Barbanceys parle à ses amis de la Résistance à Neuvic, à Ussel, de Belcour, de Le Moigne. Le groupe de M^{me} Pailloux décide de se rattachier à l'A.S. de Haute-Corrèze. Au début de 1943 un conseil se réunit qui doit choisir un chef de canton. M^{me} Pailloux se sait surveillée ; ses déplacements sont difficiles, voire impossibles ; elle propose donc de demander à Antoine Besse, expert géomètre, d'assumer cette charge. Besse devient le responsable cantonal et, à la suite de ses contacts avec Belcour et Le Moigne, il met sur pied l'organisation sédentaire de l'A.S. de son canton. M^{me} Pailloux en restera toujours l'animatrice.

Antoine Besse contacte Martinez au printemps 43. Prisonnier évadé, Primitivo Martinez arrive à Lyon en 1941 et, à la fin de cette même année, reprend comme sous-officier son service à la gestion des subsistances au camp de La Courtine. Il est de bonne heure en relation avec le réseau Ajax et avec Castaing, commissaire de police à Guéret. Déjà l'occupation de la zone Sud par les Allemands, à partir de novembre 1942, modifie les données relatives à l'organisation de la résistance et aux problèmes de sûreté. Le camp acquiert une importance nouvelle, car les troupes allemandes vont l'occuper avec des effectifs variables certes, mais qui atteignent 4 ou 5 000 hommes : des unités viendront pour s'y refaire comme la division des parachutistes qui avaient conquis la Crête, d'autres pour un entraînement intensif. Les tâches des résistants du camp deviennent plus difficiles et plus périlleuses ; c'est une lutte quotidienne contre l'emprise allemande dans le camp, afin d'assurer la possibilité de camouflage du matériel et des stocks d'essence. Martinez, Lainé et Bujon vont rivaliser d'audace et d'astuce dans ce domaine. Leur contribution à l'équipement des maquis dès le printemps 43 sera très importante. D'un autre côté, ils se trouvent aux premières loges pour renseigner les réseaux sur les mouvements des troupes allemandes.

SORNAC - PEYRELEVADE

Sornac et Peyrelevade sont les deux centres de la résistance dans la partie Ouest du Plateau de Millevaches. Les débuts se sont cristallisés autour de Pierre Lestrade, d'André Guichard et du Docteur Robert Thiriât.

Démobilisé à Brive et ne pouvant rejoindre l'Alsace, le Docteur Thiriât est envoyé à Sornac pour remplacer un médecin israélite. Dès 1942, il est en relations constantes et amicales avec Guichard, garagiste, qui le véhicule lors de ses déplacements professionnels, et avec Lestrade, cultivateur à Reyssac, compagnon de chasse. Et curieusement, dans leur désarroi devant le malheur qui frappe la France, les trois hommes se confient, sans réserves, leur réprobation à la politique de Vichy, et leurs sentiments anti-allemands. Ils cherchent par quels moyens ils pourraient faire œuvre de patriotes. Par l'intermédiaire de M^{me} Longchambon, pharmacienne à Sornac, dont le mari est professeur à la Faculté des Sciences de Lyon, le Docteur Thiriât entre en contact avec le réseau Marco Polo, dont il devient membre dès 1941. Ce réseau est rapidement décapité, puis remis sur pied en 1942 sous les ordres du Colonel de Saint-Gast. Comme agent actif, Thiriât entre en contact avec des ouvriers alsaciens réfugiés et cherche à se procurer des armes de guerre qu'il sait exister dans la campagne corrézienne. A l'occasion d'une réunion chez le Docteur Belcour, à Ussel, il accepte de s'occuper de l'organisation de la résistance à Sornac, Peyrelevade, La Courtine, au titre du mouvement « Combat ». Il confie qu'il a déjà pris contact avec Ernest Coutaud et le Docteur Chèze à Peyrelevade, Antoine Besse à La Courtine, le maire Brillaud à Eygurande-Merlines.

Thiriât met ses deux amis Lestrade et Guichard au courant des propositions de Belcour. C'est le point de départ de l'organisation de l'A.S. du canton de Sornac.

MEYMAC - EGLETONS

Plusieurs circonstances locales ont favorisé la naissance d'un mouvement de résistance dans le canton de Meymac et l'ont polarisé autour des élus.

D'abord, durant la « drôle de guerre », le gouvernement Daladier avait dissout plusieurs municipalités de la Corrèze ; d'autres furent amputées de certains de leurs membres : Marius Vazeille, arrêté en même temps que ses collègues communistes, est révoqué comme conseiller municipal de Meymac, ainsi que Maleyrat et Razeix ; Bourzeix, maire de Maussac, et Bunisset, maire de Davignac, furent également révoqués et remplacés par leurs adjoints. A l'armistice, le gouvernement de Vichy plaça des commissaires auprès des municipalités qui ne lui inspiraient pas confiance : le capitaine Ferrié fut nommé à ce poste pour Meymac.

D'autre part, bien avant la guerre, une association des Maires avait été formée par les élus du canton. Sans distinction politique cette association avait pour but la défense des intérêts communaux, l'étude des problèmes intéressant directement la vie quotidienne des communes et la mise en commun des moyens de les résoudre (assistance publique, chemins ruraux et vicinaux, électrification des campagnes, adductions d'eau, etc...). Clément Rambaud, maire de Meymac et conseiller général, en fut élu président.

A l'association des Maires, l'habitude du travail en commun avait créé une atmosphère de confiance et de camaraderie parmi tous ces élus. Peut-être est-ce la raison fondamentale de l'attitude de cette association au lendemain de l'armistice de 1940. Quoiqu'il en soit, elle décida de refuser la passivité devant la défaite française et de résister à la politique de Vichy qui consacrait le désastre. C'est le 10 novembre 1940 qu'elle créa

le « Comité Permanent de Résistance » à Meymac, en dehors des élus et à côté d'eux. Et pour donner l'exemple, l'association des Maires décida qu'à l'avenir les réunions seraient clandestines. Pour ses premiers pas dans la Résistance, Meymac fut aidé par Neuvic et en particulier par Henri Queuille. La liaison très fréquente avec Neuvic était assurée par Raymond Gasparoux et Clément Rambaud. C'est l'époque où le gouvernement de Vichy interdit les associations secrètes (14 avril), dissout en particulier les sectes de la Franc-Maçonnerie, recense les juifs sur ordre des Allemands et commence à les exclure des administrations. Les persécutions iront s'amplifiant de mois en mois. C'est aussi l'époque de Montoire (24 octobre). Et l'attitude des hommes de l'association des Maires, comme celle du Conseil de la Résistance, s'affermir à mesure que le gouvernement de Vichy s'enfonce dans la collaboration aux ordres de l'Allemagne.

En avril 1941, le Général Laure, porte-parole du Maréchal Pétain, visite Meymac. A l'issue de son allocution, il demande à ses auditeurs, selon l'habitude, de prêter serment de fidélité au Maréchal en levant la main : beaucoup de mains se levèrent, mais non celles des maires et élus du canton ; le geste ne passa pas inaperçu.

Le 4 juillet 1941, Rambaud et son conseil municipal sont révoqués en même temps que les maires d'Ambrugeat et d'Alleyrat, et le 17 septembre paraissent à l'Officiel les nominations de trois délégations spéciales pour les remplacer.

Le 8 septembre, Rambaud, révoqué de la présidence de la Chambre de Commerce de la Corrèze, doit abandonner sa coopération à la lutte organisée au sein de cette assemblée. En effet, à la Chambre de Commerce, sous le couvert d'un service de transport appelé à dépanner les industriels et les commerçants de la Corrèze, administrateurs et personnel ont récupéré des camions neufs de l'armée qui se trouvaient dans le Massif Central, et les ont camouflés dans l'usine de Gimel rapidement transfor-

mée en un vaste hangar-atelier. Mais la révocation de Rambaud n'interrompt pas l'affaire qui est continuée par Périer de Tulle et Davoux d'Uzerche.

Peu après, Rambaud reçoit la visite d'un vieil ami, le Colonel Duché, Chef de la Gendarmerie corrézienne, qui lui conseille de quitter sans tarder son domicile, car son arrestation est ordonnée par Vichy. Rambaud s'installe à Juan-les-Pins, mais garde le contact avec Meymac où la résistance continue à s'organiser. Au dernier trimestre de 1942, ses amis de Tulle le préviennent qu'il peut revenir en Corrèze sans courir le risque d'être arrêté ; il regagne donc Meymac fort discrètement et avec bien des précautions. Il reçoit, avec Georges Gasparoux, la visite de Marius Vinzant, industriel en bois, venu lui demander d'adhérer au mouvement national « Combat » organisé à Ussel par Belcour et Le Moigne. Peu après, Rambaud voit ces deux responsables de l'A.S. qui apprennent ainsi qu'une association de résistance est déjà formée à Meymac. L'organisation de la résistance sédentaire dans le canton de Meymac, sur le modèle préconisé par l'A.S. (sizaines et trentaines), est rapidement menée. Il n'est pas sans intérêt de retrouver ici les souvenirs de Clément Rambaud.

« Nous devons recevoir et camoufler des armes, des munitions, recevoir aussi des explosifs pour la préparation des sabotages des voies ferrées et des routes, assurer, avec le concours d'Ussel et de Neuvic, l'instruction militaire des sédentaires et enfin soustraire au départ pour l'Allemagne les travailleurs qui commençaient à être appelés.

« Le Docteur Belcour m'annonce, au début de 1943, que nous allons recevoir quelques mitraillettes et des explosifs pour l'instruction des hommes. Je choisis comme lieu de réunion pour les séances d'instruction le moulin de notre camarade Moreau, près du Viaduc des Farges. Un jour, une camionnette de Neuvic, conduite par

Georges Monéger et dans laquelle avaient pris place Belcour et Le Moigne, nous prend à Meymac et nous conduit à ce moulin des Farges : Courtaud, Démichel, Moreau et moi-même étions les premiers élèves ; Monéger, Belcour, Le Moigne, nos instructeurs. A l'issue de cette première leçon, nous reçûmes en garde notre premier dépôt de mitraillettes et d'explosifs. Un de nos amis d'Ussel, Paul Bernard (dit Pierre), avocat à la Cour d'Appel de Montpellier, en résidence forcée à Ussel, fit fonction de « commis voyageur en explosifs » et contribua à l'instruction des résistants de Meymac. Nos premiers dépôts furent organisés chez Coquet, au village des Buiges. Des emplacements de sabotages de routes et voies ferrées furent recherchés. En fait, nous fûmes déchargés de ces sabotages qui furent confiés à des équipes spécialisées.

Tout le monde étudia avec conscience le maniement des mitraillettes, l'utilisation des grenades et des explosifs, et je crois pouvoir dire qu'au premier trimestre 1943 nous étions prêts à faire face aux nouvelles tâches qui nous attendaient : l'aide aux maquisards réfractaires du S.T.O. »

A Egletons, en juillet 1942, Bergeal (dit Marceau), en contact avec Brigouleix, essaie de lutter contre la pénible sensation d'isolement depuis l'armistice. L'influence de Spinasse est grande et sa politique de collaboration (journal *L'Effort*) anesthésie les habitants de la région.

Dans la seconde moitié de l'année 1942 les réunions sont fréquentes entre Brigouleix, d'une part, Bergeal et Lanot (chef communiste du secteur), d'autre part ; d'ailleurs d'autres résistants communistes y participent, Demathieu et Estrade par exemple. Cette union de tous les résistants tient à la position de Martial Brigouleix qui encourage et anime toutes les bonnes volontés.

Localement, c'est-à-dire dans Egletons et ses environs, l'activité de Léon Lanot est très grande et le secteur passe peu à peu sous le contrôle de son organisation. Bergeal et sa petite équipe contribuent à la lutte contre le S.T.O. en aidant au ravitaillement des camps de réfractaires dans les gorges de la Luzège, qui deviendront des camps F.T.P.

C'est au cours de l'hiver 1943 que l'A.S. s'organise autour de Bergeal et de Salvanet, de Montaignac.



BUGEAT

Les débuts de la résistance à Bugeat revêtent un caractère insolite et méritent d'être contés. Du début à la fin, cette résistance tourne autour de Joseph Variéras, que nous ne saurions mieux camper qu'en rappelant deux témoignages, le premier de son Commandant de Compagnie, le second du Lieutenant-Colonel Duret, Commandant la Demi-Brigade A.S. de Haute-Corrèze.

Le Capitaine Jean Bloch (dit Jules) le juge ainsi :

« A été dès le premier jour l'âme de la Résistance à Bugeat.

A constamment accepté tous les risques, faisant de sa maison le P.C. et le centre de ralliement pour toute la région.

A organisé et ravitaillé le maquis, effectué un travail considérable de recrutement et assuré de nombreux transports d'armes et parachutages.

A accompli à plusieurs reprises, dans des conditions difficiles, des actes de justice sommaire sauvant le maquis local. »

Le Lieutenant-Colonel Craplet (dit Duret) le présente :

« Type du vieux soldat. Engagé volontaire en 1914-18, maréchal-des-logis en 1940. Après trois ans de dévouement ininterrompu à la Résistance, a tenu malgré son âge à occuper un poste de combat. Chef courageux et énergique. Le 22-08-44, sur la R.N. 89, près d'Aix, mis en position avec une section à peine constituée pour couvrir la gauche de la Compagnie, a conservé sa position pendant le temps nécessaire à l'opération prévue, malgré le feu intense d'un ennemi armé de canons et de mortiers. A mis personnellement deux adversaires hors de combat. »

C'est en août 1940 que le Lieutenant Pellerin, du 16^e B.C.P. de Limoges, vint voir Variéras. Il cherchait à ca-



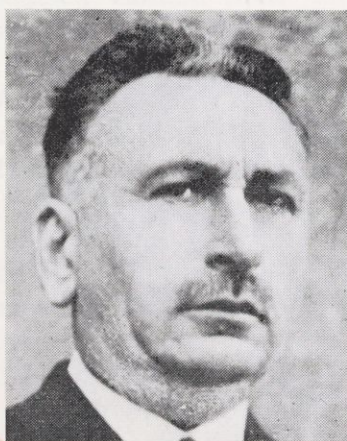
Elie DALEGRE



Roland CREEEL

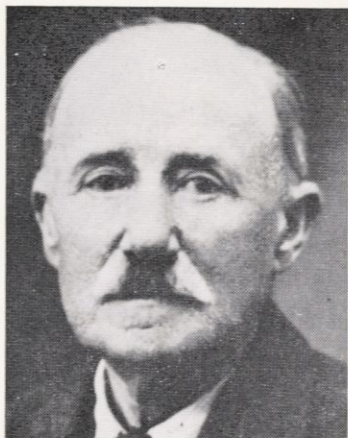


Antonin CONDAT
(Antho)



Henri SERRE





Michel MADELRIEUX



Antoine BOGROS



André LEGRAND
(Oncle Antoine)



Ernest JARASSE
(sur son lit d'hôpital)

moufler un char Hotchkiss que son équipage avait dû saborder. La mère de Variéras avait un garage qui convenait fort bien et qui fut aussitôt cédé et agréé. Le 23 septembre 1940, le char remorqué par un tracteur fut amené des environs de Treignac à Bugeat ; Joseph Variéras et deux gendarmes de la brigade de Bugeat complétaient l'équipage. L'aventure débuta d'ailleurs fort mal : un câble d'acier cassa, blessant grièvement un jeune soldat qui devait décéder pendant son transfert à Limoges. Toutefois, le char parvint à destination ; le moteur ainsi que l'armement étaient hors d'usage et leur remise en état posait un gros problème. Les démarches hors de Bugeat durèrent six mois, car ce n'est qu'en avril 1941 qu'un sous-officier mécanicien, le sergent Lecerie, du 16^e B.C.P., s'installe chez Variéras et commence le démontage. Il y restera jusqu'en juin 1941. Le Colonel Monteil, de la Manufacture d'Armes de Tulle (M.A.T.), met de l'outillage à sa disposition et lui procure un side-car pour faire des liaisons rapides entre Bugeat et Tulle ou Bugeat et Limoges. Le sergent Lecerie est remplacé, à partir de juin 1941, par le sergent mécanicien Vaillant René. Fin août, le moteur est remonté ; batteries, essence et huiles sont arrivées, les essais se font sans anicroche. Reste l'armement. Le Colonel de la M.A.T. envoie deux spécialistes : le canon de 37 et la mitrailleuse sont mis en place. Vaillant rentre à Limoges le 21 novembre 1941, mission terminée. Il ne reste plus qu'à faire tourner le moteur de temps à autre et à recharger les batteries ; Variéras en profite pour apprendre à conduire l'engin, mais il n'ose pas le sortir du garage et le parcours d'essai est franchement court... mais, disait-il, « je me débrouillerais s'il fallait le déplacer ». En avril 1942, les militaires de Limoges décident de déplacer le char ; une plate-forme porte-char et un tracteur arrivent à Bugeat ; le char est embarqué, mais au bout de quelques kilomètres, et en tout cas avant La Celle, le tracteur reste en panne et l'on assiste alors à ce spectacle insolite : un char Hotchkiss prototype tirant un tracteur attelé à une plate-forme. Un tel cortège ris-

quait fort d'attirer l'attention officielle et, sur les conseils de Joseph Variéras, on décide de l'arrêter à La Celle et de camoufler le char dans le garage du maire, M. Gasquet. Il y restera longtemps. Puis le maire, obéissant aux circulaires de Vichy, le signale aux autorités préfectorales... et le 5 février 1943 les Allemands viennent prendre livraison du blindé. Triste fin après tant d'efforts !

Autour de Joseph Variéras, amis et parents sont déjà acquis à l'idée de résistance: Dars, Deslouis, Variéras (frère de Joseph), tous trois de Bugeat. Une occasion d'agir s'offre à eux en avril 1941. Un contact est pris avec un militaire qui, d'une manière très directe, leur expose ses projets : il cherche, dans la région, un emplacement pour y installer un maquis et des terrains susceptibles d'être homologués pour des parachutages d'armes.

L'accord est vite scellé et après une prospection rapide un terrain est choisi, vers Tarnac, et baptisé « La Borne 10 ». Le 8 mai 1941, un premier contingent de sept jeunes gens arrive à Bugeat ; le chef de camp, Jean-Pierre Rozan, est parmi eux. L'installation à la « Borne 10 » se fait sans histoire. Un voisin, le fermier du Mazeaud, assure la cuisson du pain ; les produits de la ferme sont mis à la disposition des maquisards ainsi que le cheval et la voiture. Bientôt le camp compte 26 recrues. Joseph Variéras doit étendre le cercle des ravitailleurs (Taboulaud, Chalât, Plazanet, Saderne, Mazaleyrat, etc...) Le frère de Variéras, officier d'active, qui connaît Jean-Pierre, est venu se joindre au groupe formé en majorité de militaires, aspirants et sergents, venant d'Aix-en-Provence. L'effectif du camp augmente encore quand les jeunes du pays, dont les ennuis commencent avec le service de la Main-d'Œuvre, rejoignent à leur tour la « Borne 10 ».

En septembre 1942, Jean-Pierre trouve que le coin manque de tranquillité, car deux petits groupes turbulents et indiscrets sont plus ou moins implantés dans le secteur. Il fait déménager ses gars, une nuit, par la ferme

du Petit Paris, vers Toy-Viam. Les hommes refont donc sapes et cabanes. Le ravitaillement ne donne pas lieu à de nouveaux problèmes, tous les paysans de Toy-Viam et de La Bâtisse sont pour la résistance et toujours prêts à rendre service. La responsabilité du camp passe à un brigadier de gendarmerie : Jean-Pierre préfère être un peu plus libre et habiter Bugeat. Le premier ennui sérieux a lieu la veille de la Toussaint : un curieux circule à Toy-Viam et pose de nombreuses questions. Il finit par arriver à la ferme du Petit Paris. Mais Etienne Deschamps, le propriétaire, vieux soldat de l'Infanterie de Marine qui a fait l'Indochine, se méfie, retient l'intrus chez lui et fait prévenir Joseph Variéras. Le frère de Variéras et Jean-Pierre accourent, invitent l'étranger à les suivre et l'isolent dans une salle à Bugeat. Imprudents ! L'homme s'évade. Une fouille de Bugeat, puis de Toy-Viam s'organise. Jean-Pierre remonte au Petit Paris et assiste à la poursuite de son prisonnier par Deschamps. En effet, l'individu revenu à la ferme avait cassé un carreau, fouillé les meubles, pris du ravitaillement. C'est par hasard que le fils Deschamps informe Variéras que la veille l'homme lui avait demandé de poster une lettre à Toy-Viam, ce qui avait été fait. Joseph Variéras, qui connaît tout le monde, passe à la poste, explique les ennuis du camp et demande une lettre postée la veille et adressée à une dame de Bourges. La lettre est édifiante... et la carrière de l'espion se termine à Bugeat.

En décembre 1942, Jean-Pierre reçut l'ordre d'évacuer la région ; et son camp par petits éléments, rejoignit la Provence ; Jean-Pierre lui-même, accompagné du frère de Variéras, partit pour Digne, le jour de Noël. Joseph Variéras et ses adjoints, Dars et Deslouis, se sentent désemparés avec l'impression de manquer d'occupations. Mais cela ne durera pas, car dès le début de 1943, Jack (Brodhurst), que Jean-Jacques avait chargé de l'organisation des maquis A.S. de la Creuse, sur le plateau de Millevaches, prenait contact avec Bugeat.

BORT-LES-ORGUES

Bort-les-Orgues, chef-lieu d'un canton de la Corrèze, est une petite ville un peu perdue, à l'écart des grands axes routiers nationaux, surtout en cette année 1940 où les liaisons sont particulièrement difficiles dans une France désorganisée et accablée par la défaite.

Baptiste Brun, maire radical-socialiste de Bort, conseiller général de la Corrèze, homme brillant et actif, industriel important qui contrôle à lui seul les deux tiers des travailleurs de la ville, est l'homme fort de la cité et du canton. Or, au lendemain de la défaite, Brun se tourne délibérément vers le Maréchal Pétain, vers le gouvernement de Vichy, et en accepte des charges importantes. A la fin de 1940, il remplace Henri Queuille à la présidence du Conseil Général ; en avril 1941, il reçoit les instructions de Vichy pour dissoudre le Conseil municipal et proposer des candidats pour une « délégation spéciale ». Bien entendu, il désigne ses fidèles : il a le choix, car la majorité des Bortois lui fait confiance et, comme lui, pense que seul le Maréchal peut sauver le pays.

Au début, ce sont les beaux jours de la Légion des Combattants. En février 1942, Vichy crée le service d'ordre légionnaire, déviation d'inspiration nationale-socialiste des idéaux de la Légion des Combattants. Le S.O.L. se développe rapidement à Bort, et cinq mois plus tard les Bortois ont la surprise de voir défiler dans les rues de leur ville une vingtaine de volontaires du S.O.L., en tenue : ils doivent partir le lendemain, 7 juillet 1942, à Ussel, pour assurer l'ordre, à l'occasion du passage du Maréchal.

Au début de janvier 1943, le Maréchal Pétain, s'adressant aux chefs de la Légion des Combattants, annonce la transformation du S.O.L. en milice ; le décret portant création de la Milice en zone Sud paraît le 31 janvier. Cependant, la Milice démarre très lentement et très diffi-